

TEMPLON

II

GALERIE TEMPLON

TRANSFUGE, octobre 2024

Octobre 2024 / N° 181 / Metro 7,90€ - CH 13,40CHF

# TRANSFUGE

Choisissez le camp de la culture

**DANIEL  
TEMPLON**  
« PARIS EST  
REDEVENUE  
LA CAPITALE  
DE L'ART  
CONTEMPORAIN »



**LIVRES**

Kamel Daoud : « Pour beaucoup,  
je suis un salopard »  
Imprimé depuis Calameo.com

**SCÈNE**

Benjamin Bernheim  
Confidences d'un grand ténor

**ART**

Art Basel Paris, les secrets  
de 9 grands collectionneurs

# DANIEL TEMPLON

## | L'ART DE DURER |

La dernière légende des grands galeristes français maintient son cap, à près de 80 ans, toujours sur le pont, à sentir le vent des dernières tendances, sans se laisser détourner par les fausses valeurs encombrant un marché affolé par la fièvre spéculative. Rencontre avec la mémoire vive et parfois sans filtre de l'art contemporain.

PAR FABRICE GAIGNAULT  
PORTRAITS LAURA STEVENS





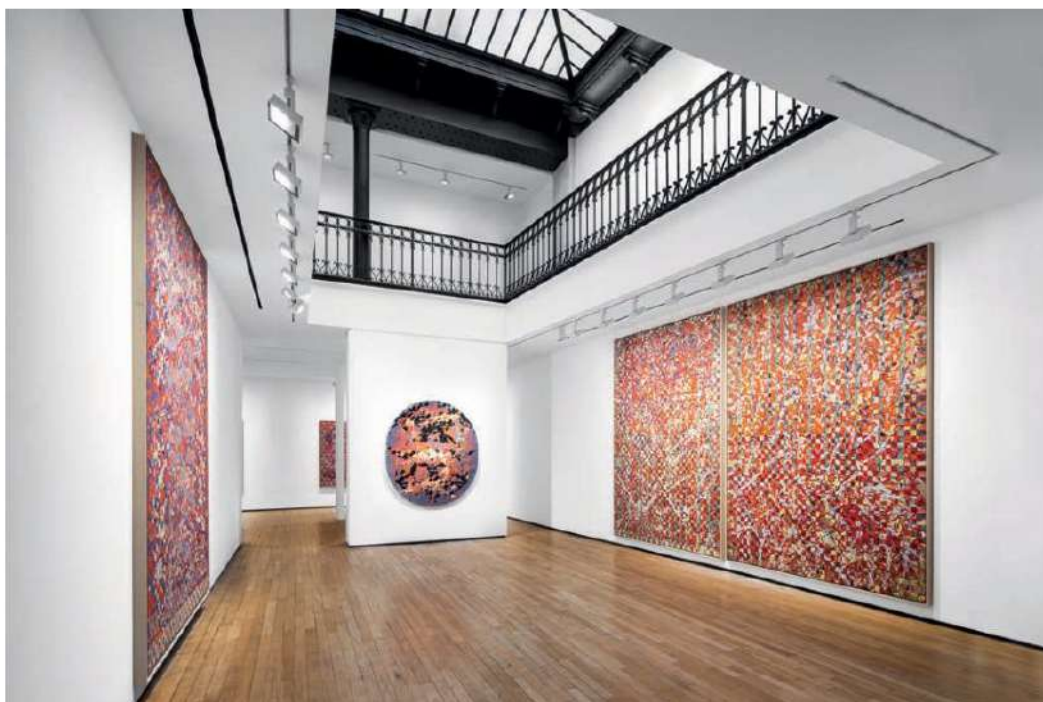


**U**ne image, d'abord. Celle d'un joueur avec un carré d'as en main. Entendez par là quatre galeries, deux à Paris, une à Bruxelles, et depuis peu une à New York gérée par Mathieu, son fils unique, fruit de sa deuxième compagne pédopsychologue.

Daniel Templon me reçoit en cette rentrée des classes – ne sommes-nous pas tous de bons petits écoliers appliqués à nos tâches après quelques épuisantes évasions d'été ? - dans le vaste bureau de sa seconde galerie parisienne ouverte en 2018, rue du Grenier-Saint-Lazare à un jet de pierres de la galerie historique de la rue Beaubourg. Aux murs, mon regard se fige devant un très beau Garouste et devant un non moins superbe Rouan, deux artistes de l'écurie Templon pas vraiment en phase sur leurs visions de l'art respectives.

Figuration toute contre abstraction toute : le ton est donné, Daniel Templon affiche son éclectisme sans ceillères aux visiteurs comme un manifeste auquel il n'aura jamais dérogé. Sur la table de réunion, je me penche sur la maquette du stand maison du prochain Art Basel Paris avec ses mini Rouan en carton, l'ensemble m'évoquant une maison de poupée. Que n'ai-je dit là en évoquant la nouvelle appellation de la foire d'art contemporain de Paris ! « Je ne vais pas changer à mon âge (80 ans, le 19 février prochain), pour moi, c'est toujours la Fiac et ça le restera ! » Daniel Templon est comme ça, grand caractère qui ne mâche pas ses mots lorsqu'il le faut, et il le faut souvent à l'en croire, tranchant en cela avec une certaine urbanité suave de façade de galeristes qui n'en pensent pas moins mais préfèrent se réfugier derrière la langue de bois. Le courage de faire et de dire n'est pas la moindre de ses qualités, même si, parfois, il rétropédale au point de me demander quelques jours plus tard de lisser certains propos ou faits rapportés, comme s'il voulait polir exagérément une image pourtant

François Rouan, *Idolâtres et Pavanes* 2023, Grenier-Saint-Lazare. Photo Adrien Millet.







des plus acceptables, au risque de perdre en force, véricité et relief. Sans doute faut-il aussi, pour tenter de percer un peu plus ce personnage *under control*, observer ses mains volubiles, ses yeux vifs aux aguets derrière ses lunettes, ce corps penché en arrière puis en avant sur sa chaise dans un mouvement de balancier tendu vers la question, cette voix radiophonique profonde et claire ne souffrant pas trop la contradiction, dit-on, parmi ses équipes. Le succès est toujours un mystère. Que pouvons-nous découvrir d'un homme parti de rien que nous ne sachions pas encore, si l'on se réfère aux multiples interviews et à la copieuse biographie appuyée parue il y a huit ans\*? Sans doute bien des « coups » réussis de corsaire légal, des détestations, des manœuvres d'ombre, des brutales séparations quand le vent de la renommée a tourné pour quelques malheureux artistes lâchés en rase campagne. Mais après tout n'est-ce pas le lot de chacun d'entre nous, de se débrouiller avec son « misérable tas de secrets » dont parlait Malraux? Autant balayer devant sa porte.

#### POTION MAGIQUE

Il est des qualités, nombreuses, que personne ne vient contester à l'énoncé du nom de Templon, le courage, la franchise, la puissance de travail, la vision. Mais aussi la clairvoyance acquise au fil des ans, arme affûtée grâce à un flair appuyé par la crainte naturelle de retourner là d'où il est venu. De cette classe laborieuse, celle de petit-fils de paysan breton, de fils d'employé de mairie de Bois-Colombes, tombé par hasard dans le broquet aux saveurs complexes de l'art contemporain. Un broquet au goût de potion magique, en ce qui le concerne. Curieux de s'apercevoir que deux très importants galeristes français, Daniel Templon et Emmanuel Perrotin, ont connu le même destin d'enfants de banlieue sans histoire et sans argent devenus ce qu'ils sont aujourd'hui par le hasard qui est l'autre nom de la chance, et par la nécessité de s'en sortir, contredisant en ceci la théorie bourdieusienne d'une reproduction des élites interdisant toute intrusion dans le monde doré de la réussite au

\*Daniel Templon, *Une histoire d'art contemporain*, de Julie Verlaine, éd. Flammarion

quidam venu de nulle part. Daniel Templon, de droite libérale assumée, revendique l'effort, le travail, la persévérance, la liberté d'entreprendre, comme autant d'aiguilles agitant depuis toujours sa boussole intérieure. Des valeurs peu en phase avec le droit à la paresse revendiqué par Sandrine Rousseau et autres pittoresques figures en vogue

**« Face à un tableau, il faut que l'œil circule pour en saisir les enjeux. Le tableau doit être plus fort que vous »**

à gauche toute. Il faut de la volonté lorsque l'on ne vient pas d'un milieu bourgeois, que l'on a envie de faire des choses dans la vie sans être au fond porté par une ambition sociale particulière. L'ascension s'est faite toute seule, portée par une certaine dose d'inconscience et de ténacité pour y arriver. Rien d'un chemin tracé d'avance.

Mais voici que mon œil s'arrête sur les mini Rouan de papier collés sur les parois de la maquette du stand « Fiac », provoquant l'intérêt du maître

des lieux qui m'entraîne dans le couloir où passent quelques collaborateurs des deux sexes (autrefois surnommés entre eux « templonettes », à l'âge d'or de l'humour et du second degré), afin de me montrer ce qu'il considère comme un « chef-d'œuvre absolu » du peintre. C'est une très grande composition, en effet impressionnante de puissance et de maîtrise bien qu'un tel superlatif employé par le maître des céans demandent quelques éclaircissements : « Face à un tableau, me dit-il, il faut que l'œil circule pour en saisir les enjeux, sa raison d'être ou pas. Comme disait Lacan, « quand un tableau est faible, le regard épuise celui-ci, en revanche lorsque le tableau est fort, c'est votre regard qui est épuisé ». Je souscris totalement à cette idée du rapport de force se jouant entre le regardeur et le regardé, c'est tout l'enjeu de l'art. Il faut que le tableau soit plus fort que vous. Et c'est ce qui se passe face à ce sublime Rouan ».

#### TEMPLON, TEMPS LONG

Dans le monde impitoyable de l'art contemporain, il faut là aussi être le plus fort, avec dans le cas contraire, le gadin, voire la faillite. Se maintenir vaille que vaille dans le peloton de tête des galeries de premier plan, ce que mon hôte a jusqu'à présent réussi par une obstination de stratège des échecs. Appelons à nouveau Jacques Lacan à la rescousse avec cet élément caché et révélateur : dans Templon il y a temps long. Être

sans cesse en mouvement pour débusquer les nouvelles tendances, certes, mais aussi avoir un coup d'avance en prenant son temps sur les valeurs sûres, parfois mises de côté dans une sorte de cruel purgatoire. Voire, selon Templon, mises elles-mêmes dans le pétrin : « François Rouan en est un bon exemple, m'explique son galeriste. Il m'a boudé pendant plus d'une dizaine d'années avant de souhaiter revenir exposer à la galerie. Il mérite beaucoup plus qu'une notoriété hexagonale relative ». Résultat : une grande exposition au commissariat assuré par Alfred Pacquement est programmée au mois de janvier prochain dans la galerie new-yorkaise. Pendre le temps, parfois long, pour abattre son jeu et dégainer son joker... Rusé, intelligent, malin, Daniel Templon peut apparaître cassant au premier abord. Simple précaution d'usage pour jauger avant de juger. Mais revenons en arrière lorsque l'aventure commença il y a soixante ans. « J'avais triplé ma terminale. Je

Je pensais à autre chose... la vie... Je m'étais inscrit en fac de droit à Assas et n'ayant pas d'argent, il me fallait travailler pour survivre, c'est comme ça que je me suis retrouvé instituteur suppléant, ce qui a été facile car, à l'époque il y avait pénurie d'instituts'. On m'a reçu, engagé, et deux jours plus tard, je me suis retrouvé à la tête d'une classe de fin d'études orientées. Des garçons de 13 et 14 ans. J'ai fait ça deux ans. C'est là, à Nanterre, que j'ai recroisé un copain de terminale du lycée de Bois-Colombes qui a joué un rôle déterminant dans la révé-

lation de ce que je voulais faire ». Ce garçon se prénommait Patrick (je songe au court-métrage de Godard « *Tous les garçons s'appellent Patrick* », c'était assurément le temps des Patrick) et avait fondé une revue poétique appelée Strophes avec Daniel Abadie, futur très important commissaire d'expositions (décédé il y a presque un an), Jean Frénon, futur écrivain et directeur de la galerie Lelong, et une jeune fille de 17 ans répondant aux prénoms et nom de Catherine Millet. Un quatuor appelé à jouer un rôle important dans l'histoire hexagonale de l'art contemporain. « Catherine m'attirait mais elle ne regardait que le séduisant Patrick qui lui, s'en fichait. Venu chez ses parents lui apporter un jeu d'épreuves de Strophes à corriger, j'ai commencé à la séduire. Un week-end passé sous une tente à Dieppe et

nous sommes devenus amants. Cela a duré dix ans ». « À l'époque, souligne Catherine Millet dans *Commencements*\*\*», son merveilleux livre de souvenirs de jeunesse, Daniel n'avait pas d'idées arrêtées sur ce qu'il avait envie de faire de sa vie. Les études ne le tentaient pas (...) il n'avait aucune idée préconçue à propos de son avenir. Il était prêt à s'intéresser à n'importe quoi qui rendrait sa vie plus intéressante que celle qu'il avait connue dans sa famille ». En livrant Strophes à la librairie Maspero, Templon tombe sur des cartes postales reproduisant des peintures d'artistes connus qui l'aimaient sans qu'il sache vraiment pourquoi. Il en achète quelques-unes. Se produit un défilé visuel pour lequel il se confesse n'avoir jamais eu d'explication, comme si le lien avec le monde de l'art s'était fait de manière instinctive. « Avant cela, ajoute-t-il, je n'étais jamais entré dans un musée. La première fois, c'était fin 65 au Musée national d'art moderne de la ville de Paris. Je me

**« Catherine Millet ne me regardait pas. Un week-end à Dieppe a suffi pour que nous devenions inséparables pendant dix ans »**

souviens comme si c'était hier du premier tableau sur lequel je suis tombé dans l'escalier du hall. C'était *Les Capétiens partout* de Georges Mathieu, est-ce pour cela que j'ai appelé mon fils Mathieu ? » ... Mais rembobinons jusqu'aux prémices de l'aventure...

Une cave dénichée rue Bonaparte initialement prévue pour organiser des soirées de lectures de poésies scelle le destin de Templon. L'idée mûrit peu à peu dans le petit groupe l'idée de se servir des murs pour exposer de la peinture. Personne n'y connaît rien mais qu'importe,

de tâtonnements en coups de cœur, de fiascos en succès, la « galerie » affiche ses ambitions. Templon vend son premier tableau, une œuvre de Léopold Survage. Puis des tableaux de François Arnal, accessoirement alors marié à Micheline Presles. Le novice ne craint pas le scandale, d'autres diraient la provocation pour faire parler de lui. C'est dans cet espace auquel s'ajoute bientôt le rez-de-chaussée, que se déroule la *Messe pour un corps* de Michel Journiac au cours de laquelle le public est invité à consommer une rondelle d'un boudin confectionné avec le sang de l'artiste par un charcutier qui avait cru préparer du sang d'agneau. Un accrochage tournant autour de la

\*\*Éd. Flammarion







Chiharu Shiota,  
Under The Skin 2023,  
Grenier-Saint-Lazare.  
Photo: Adrien Millot.

pornographie signée Bernard Rancillac ajoute du sel ou plutôt du piment à l'état d'esprit-maison sensible à tout ce qui touche au lien entre le corps humain et le corps social.

#### DE FIL EN AIGUILLE...

Christian Boltanski, Martin Barré, Ben, mais aussi les Américains alors inconnus chez nous, tels Carl Andre, Donald Judd, Dan Flavin ou Sol LeWitt... Le succès va venir lentement mais sûrement, « de fil en aiguille », pour reprendre la célèbre expression qu'aimait employer le galeriste américain Leo Castelli pour expliquer son impressionnant succès. Ce dernier jouera un rôle essentiel dans le décollage de la fusée Templon en lui confiant la vente de certains de ses artistes américains alors difficiles à vendre en Europe. De fil en aiguille donc, Daniel Templon trouve son chemin, en lisant, en s'informant et en retenant beaucoup de ses contacts et découvertes. Un cours de rattrapage accéléré pour l'ancien cancre doté d'une très bonne mémoire, épaulé intellectuellement par la discrète Catherine Millet partageant avec lui une chambre de bonne de 12 m<sup>2</sup> dans cette même rue Bonaparte. « Pendant deux ans, je n'ai ouvert la galerie que l'après-midi parce que je devais travailler le matin pour gagner ma vie, pour manger. Je suis alors devenu prof de gym en école primaire et le soir, correcteur des pages Arts des Lettres Françaises, l'hebdomadaire culturel alors dirigé par Aragon. J'ai fait ça pendant deux ans ». Puis tout va très vite : en mars 72, flairant l'avenir prometteur du quartier du futur Centre Pompidou, Templon largue la rue Bonaparte pour louer à bas prix une ancienne fabrique de formes pour chapeaux rue Beaubourg, là où il est toujours. Pour le lancement de ce nouveau lieu, Ben est à l'honneur, un artiste avec lequel Templon fera quinze expositions. L'enfant de Bois-Colombes au succès grandissant ne rassure pas ses parents pour qui tout ce truc de rapins n'est pas un vrai métier, une occupation si mystérieuse à leurs yeux que pendant des années, ils soupçonneront la galerie de couvrir une entreprise des plus louches...

D'autres, plus clairvoyants, parce que dans le même bain, présentent dès l'origine, la réussite d'une trajectoire née du hasard. Et l'expliquent très bien. Jean Frémon qui se définit comme « copain » plutôt que comme ami, reconnaît d'immenses mérites à ce petit homme doué de grandes ambitions : « Daniel est quelqu'un d'extrêmement tenace. C'est même sa qualité principale. Il ne lâche jamais. Les caractères de





**«Si un artiste n'a pas envie d'être le meilleur, qu'il change de métier! Il faut affirmer sa supériorité et trouver les autres nuls»**

son espèce arrivent là où ils veulent même sans forcément savoir où ils veulent arriver. Daniel aurait certainement réussi dans un autre domaine parce que la ténacité vaut tout. Cela dit, les années 60 et 70 cor-

respondent à une époque où, quand les gens voulaient faire quelque chose et s'ils s'y maintenaient avec constance, ils y arrivaient. On pouvait réussir à partir de rien, sans être sorti d'un milieu privilégié, sans avoir fait d'études, sans rien connaître à l'art contemporain. Aujourd'hui, c'est beaucoup plus difficile. » Templon s'accroche donc, et apprend vite. Avec une constance : l'éclectisme et le refus des œillères. Aux premiers artistes sans grand intérêt exposés au tout début succèdent vite des jeunes talents prometteurs. A sa biographe Julie Verlaine, il précise la ligne dont il ne s'éloignera jamais : « je n'ai jamais voulu me « spécialiser » dans une tendance dont on pourrait s'imaginer qu'elle serait la voie royale de la création du XXe siècle. Se cantonner à un champ restreint serait contraire à la vocation d'une galerie qui est à la recherche des meilleurs artistes, quel que soit le style ou le médium. (...) Si l'on cherche à exposer les plus grands, ce que l'on considère comme tel, la diversité est la seule ligne qui vaille ». Les années passent, avec un chiffre d'affaires en constante progression. La galerie Templon devient l'une des trois galeries françaises importantes des années 80 avec celles d'Yvon Lambert et de Durand-Dessert.

**L'ÉPIPHANIE DE LA VOLONTÉ**

Une formule circule depuis toujours chez les marchands de tableaux : « on gagne notre vie avec ce qu'on vend, on s'enrichit avec ce qu'on garde ». Mais pour cela, il faut avoir les moyens de garder, ce qui n'a pas toujours été le cas de Daniel Templon astreint pendant longtemps à vendre ce qu'il avait, ou plutôt à se presser de vendre, comme beaucoup de ses confrères. L'homme a ramé et s'est donné du mal, bien qu'il n'ait pas rencontré d'obstacles majeurs, hormis la crise de 91 due à la guerre du Golfe qui faillit, comme beaucoup d'autres, le mettre sur le carreau. Explication de l'intéressé, parfois interrompu par la sonnerie du téléphone ou le surgissement impromptu d'une tête par l'entrebâillement de la porte : « Les dettes se sont accumulées au point de m'obliger à me dessaisir d'œuvres du stock, qui heureusement était important, et de les vendre

à des prix cassés ». Lorsque je lui rapporte une certaine légende de « mauvais payeur » par le passé, Templon s'offusque et nie. « Tout cela est faux, archi-faux ! », cingle-t-il, appuyé en cela par Jean Frémont qui précise : « Daniel est quelqu'un d'honnête, mais à certain moment il s'est retrouvé à sec, comme beaucoup de galeristes, ce qui l'a obligé à jongler. Leo Castelli qui l'avait beaucoup aidé à s'établir, et avec lequel il avait créé une vraie relation d'amitié, lui laissait toujours du temps pour payer ».

La crise achevée au bout de quelques années, sa situation économique et financière s'est rétablie, tout est rentré dans l'ordre. Teflon Templon résiste et sauve la mise alors que beaucoup de ses petits camarades parisiens de l'époque mordent la poussière peut-être aussi pour certains par paresse, mollesse et procrastination. « L'énergie est le moteur essentiel de Daniel », me confirme le critique Henri-François Debailleux qui le connaît depuis quarante ans, ajoutant : « il a su maintenir le rôle de galeriste-phare en montrant avant tout le monde des artistes qu'on n'avait jamais vus à Paris. Alors qu'il est assis sur des valeurs très sûres qu'il montre depuis très longtemps, Daniel va toujours de l'avant, à la recherche de nouveaux peintres. Il en découvre encore aujourd'hui, tel Robin Kid. Et décide en un coup d'œil si tel nouveau venu peut l'intéresser ». Un intérêt passant selon Templon par ce que l'on pourrait appeler l'épiphanie de la volonté. « Il faut qu'un artiste ait envie de réussir, indépendamment de ses qualités, de son intelligence, de sa culture, de sa main et de son œil. S'il n'a pas envie d'être le meilleur, qu'il change de métier ! J'ai connu de bons artistes simplement contents de gagner leur vie, mais ça ne suffit pas, il faut affirmer sa supériorité et trouver les autres nuls – ou en tout cas faire semblant ». De Sandro Chia à Francesco Clemente, de Jörg Immendorff à Ellsworth Kelly, de Willem de Kooning à Keith Haring, de Roy Lichtenstein à Jean-Michel Basquiat, de Richard Serra à Andy Warhol, d'Arman à Daniel Buren, de Frank Stella à Robert Rauschenberg, quel extraordinaire palmarès de premier de cordée ! Ou tableau de chasse, si l'on préfère utiliser la métaphore cynégétique qui va bien à ce chasseur de talents tenant davantage du galeriste que du marchand. Explications aux néophytes : le galeriste travaille sur le premier marché, en direct avec les artistes qu'il expose et défend. Le marchand, lui, se consacre au second marché, à la manière d'un antiquaire, achetant pour les revendre, des œuvres, souvent dans des ventes

aux enchères ou auprès de collectionneurs privés. Daniel Templon, lui, a quasiment toujours collaboré avec des artistes vivants, même si bien sûr, avec le temps beaucoup sont morts. « Seuls m'intéressent, me dit-il, les vrais créateurs, ceux qui renouvellent le désir de voir de la peinture ». Des artistes qu'il promet et défend avec acharnement, allant parfois jusqu'à l'absolu entêtement. Il en est ainsi de sa victoire contre le conservatisme obtus de certains responsables du Centre Pompidou opposés pour des raisons autant idéologiques que nébuleuses à une rétrospective consacrée à Gérard Garouste, le plus grand figuratif français vivant. Revenant sans cesse à la charge, Templon parvient à ses fins en 2022. Résultat : deux cent-trente mille visiteurs.

### 69, ANNÉE ÉROTIQUE

Il ne faut pas être inhabile pour réussir. Le monde de l'art est plein de galeries qui font faillite et qui s'écroulent. Plein de gens qui ratent leurs coups parce qu'ils ne sont tout simplement pas bons. Ou pas tactiques. Templon comprend très vite qu'il lui faut s'appuyer sur un journal pour défendre les artistes qu'il estime ou aimerait exposer et par là-même créer un écosystème qui puisse être bénéfique aux deux segments galerie/presse. C'est ainsi qu'Artpress est lancé en décembre 72, le seul mensuel des avant-gardes de l'époque, qu'elles soient artistiques, littéraires, théâtrales ou musicales. Catherine Millet a trouvé le nom et en devient la rédactrice en chef. Au moment où la galerie est transférée rue Beaubourg, le couple quitte la chambre de service de la rue Bonaparte pour un appartement rue Saint-Martin situé non loin du nouvel espace d'expositions. La vie intime du couple, quant à elle, se situe aux antipodes de leurs vies professionnelles tout entières dévouées à la rigueur, à la concentration et à l'offensive. Dans l'alcôve, cette mini-armée prussienne de l'art contemporain cède le pas à la joyeuse folie de l'amour libre importé de Californie. Le libertinage est entré dans les mœurs, comme l'herbe, l'acide et le patchouli. Les années post Woodstock ont en effet imposé dans certains milieux le matelas à même le sol, la lampe sur la moquette, recouverte d'un foulard indien pour produire une lumière plus tamisée propice à « l'amour avec un grand tas », pour reprendre l'amusante expression de Jean-Louis Chifflet. Templon s'engouffre dans cette liberté sexuelle bienvenue, même s'il laisse volontiers le mode de vie babacool cradingue de cette époque à d'autres : « Je n'ai jamais dormi sur un matelas à même le

sol ni fumé une cigarette de hash de ma vie ! »... Assurément pas son genre... « Daniel et moi, se souvient Catherine Millet dans *Commencements*, nous pouvions partouzer avec des copains, des artistes fauchés, des collectionneurs aisés, mais n'avons jamais fréquenté ensemble des clubs échangistes. Ce n'était pas dans nos mœurs de couple et si j'y réfléchis, je me dis que nous n'étions pas à cette époque suffisamment bourgeois pour ça. Simultanément, chacun entretenait des relations de son côté, nous pouvions nous retrouver à trois, quatre ou plus avec l'une ou l'autre, l'un ou l'autre de nos amis particuliers. Mais pas forcément non plus ». Cette récréation horizontale qui, par nos temps agités sur la question du sexe peut paraître scandaleuse, était la norme dans certains milieux ouverts à toutes les libérations, politiques, sociales, artistiques, et donc tout aussi logiquement, physiques. Je songe à la phrase de Breton : « le monde sexuel oppose à notre volonté de pénétration de l'univers son infracassable noyau de nuit ». Daniel Templon n'esquive pas le sujet lorsque je le questionne sur ses années Q : « C'était un temps dans lequel n'entraît aucune emprise. Catherine faisait ce qu'elle voulait. Elle était majeure et vaccinée. Elle ne me demandait évidemment pas la permission. Chacun était libre de mener ses aventures de son côté. Nous nous amusions aussi très bien ensemble, en couple ou à plusieurs ». Lorsque je lui demande si était venue de lui l'idée de plonger sa compagne à corps éperdus dans les nuits très chaudes du bois de Boulogne, relatées

George Segal.  
Nocturnal Fragments.  
2023. Templon  
New York. Photo  
Charles Roussel.



\*\*\*Éd. Flammarion





**«Seuls m'intéressent les vrais, ceux qui renouvellent le désir de voir de la peinture»**

en détails dans *La vie sexuelle de Catherine M.*\*\*\*, Templon a cette merveilleuse répartie : « il fallait bien que quelqu'un conduise la voiture ! » Le sexe n'était pourtant pas le seul aiguillon de cette course vers le plaisir tous azimuts ou presque : cela aida certainement le jeune couple à s'introduire dans un milieu de privilégiés très libertaires,

un réseau socialement beaucoup plus évolué que ce que celui-ci avait connu jusqu'à présent. Cette fascination sexuelle pour un monde que le jeune homme et sa muse et partenaire érotique ignoraient jusqu'alors constitua un accélérateur évident à un moment crucial de leurs carrières dans leur admission parmi ces représentants d'un univers de secrets très parisien.

#### NON AU SUPERFLU BLING

À presque soixante ans de métier, Daniel Templon n'est pas prêt de passer la main. Souvent entre deux avions, deux trains, deux foires, deux visites d'ateliers, l'homme pressé, que la galeriste Nathalie Obadia, sa compagne depuis vingt-cinq ans, juge « parfois colérique mais pas autoritaire », continue de diriger ses quatre espaces comme aux premiers jours. « Colérique, non, je ne le suis absolument pas, mais parfois énervé, oui, si vous voulez », me précisera-t-il plus tard dans un échange téléphonique destiné à mettre quelques points sur les i. Ne nous fâchons pas pour si peu, va pour « énervé » alors... Il l'est assu-

rément, à l'évocation du nom d'Anne Hidalgo coupable selon lui d'entraver la liberté de circulation à Paris, il l'est aussi face à la fermeture pour cinq ans du Centre Pompidou, qu'il juge suicidaire et évitable. Il l'est enfin devant la perte de repères évidente de la plupart des acteurs de l'art contemporain : « La moitié du marché mondial est tenu aux Etats-Unis par quatre galeries étrangères, Gagosian, Zwirner, Pace, Hauser and Wirth. Pourtant, la plupart des jeunes peintres exposant dans ces galeries sont dans la moyenne de ce que l'on voit un peu partout. Quand j'ai commencé, c'était la passion avant le commerce, aujourd'hui c'est trop souvent le commerce avant la passion. »

La compétence et l'endurance, ces deux qualités majeures que lui attribue Nathalie Obadia expliquent en partie une longévité hors-norme. On pourrait ajouter : un optimisme incurable qui lui fait dire : « tout va bien ! On n'a jamais vu autant d'expos, de foires, de fondations, de galeries, Paris est redevenue la place essentielle qu'elle était avant-guerre. On a vendu cette année des œuvres allant jusqu'à deux millions (*le Kehinde Wiley de six mètres de long vu à Orsay, à la Fondation Louis Vuitton*). L'artiste la plus demandée en ce moment à la galerie est Chiharu Shiota. Elle aura une importante rétrospective au Grand Palais pour la réouverture des salles d'exposition en décembre prochain ». A-t-il des regrets ? Trois noms surgissent : Soulages (« que j'ai failli représenter »), Kieffer (« en dépit de certains de ses positionnements idéologiques ambigus ») et l'artiste britannique Cecily Brown qu'il admire. Sur son chiffre d'affaires, Templon qui possède son entreprise à 100% préfère botter en touche : « il change chaque année », m'affirme-t-il. Étrange prudence des chiffres sur laquelle je reviens plusieurs fois sans être plus éclairé. Curieux, en revanche de découvrir que cet homme très fortuné loue son appartement parisien et ses « boutiques » comme il aime les appeler. Cet habitué de Bayreuth ne possède pas de résidence secondaire avec piscine et tout le tra-la-la, et roule en Peugeot 208. Pas le temps et surtout l'envie pour le superflu bling. La Porsche 911 GTS et la villa dans les Parcs de Saint-Tropez attendront. L'art contemporain vécu comme un art de vivre de jouisseur minimaliste, appliquant en ceci la devise des Murphy : « Bien vivre est la meilleure des revanches. » De l'humble pavillon familial de Bois-Colombes aux cimaises de la réussite, avec non pas le désir d'être le meilleur, mais l'unique. ●